Lucie Delarue-Mardrus

Les Sept douleurs d'Octobre

Poèmes

J. Ferenczi et Fils, éditeurs

A memorial of the deep
sympathies of
J. Marion Sims

Les Sept douleurs d'Octobre

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES

Dans la Bibliothèque Charpentier :

Occident ..... 1 vol.
Ferveur. ..... 1 vol.
Horizons ..... 1 vol.
La figure de proue ..... 1 vol.
Par Vents et Marées ..... 1 vol.
Souffles de tempêtes ..... 1 vol.
A Maman ..... 1 vol.
Poèmes mignons pour les Enfants (Gédalge) ..... 1 vol.

ROMANS

Marie, fille-mère ..... 1 vol.
Le Roman de six petites filles ..... 1 vol.
L'Acharnée ..... 1 vol.
Tout l'Amour ..... 1 vol.
La Monnaie de Singe ..... 1 vol.
L'Inexpérimentée ..... 1 vol.
Douce Moitié ..... 1 vol.
Un Cancre ..... 1 vol.
Un Roman civil en 1914 ..... 1 vol.
Deux amants ..... 1 vol.
L'Ame aux trois visages ..... 1 vol.
L'Ex-Voto ..... 1 vol.
Amanit ..... 1 vol.
Sainte Thérèse de Lisieux (Etude hagiographique) .... 1 vol.

Comme tout le monde (Tallandier) ..... 1 vol.
Toutoune et son Amour (Albin Michel) ..... 1 vol.
L'Apparition (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Le pain blanc (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Les trois Lys (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Le Château tremblant (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
A côté de l'Amour (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol
La Cigale (A. Fayard et C^ie^) ..... 1 vol.
La Mère et le Fils (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Graine au Vent (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
La Petite Fille comme ça (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Rédalga (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Le Beau Baiser (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Hortensia dégénéré (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Anatole (Ferenczi et Fils) ..... 1 vol.
Embellissez-vous ! (Editions de France) ..... 1 vol.

Lucie Delarue-Mardrus

Les Sept douleurs d'Octobre

Poèmes

PARIS
J. FERENCZI ET FILS, Éditeurs
9, Rue Antoine-Chantin, 9

PREFACE

Ce spectre allait si vite à travers le vent ivre,
Le soir de cuivre,
Que je ne pouvais pas le suivre.

Dans la nuit des tilleuls, les deux mains en avant,
Courant au vent
Vers le fantôme décevant :

— Qui es-tu?... Qui es-tu?... Montre-moi ton visage!
Le vent fait rage,
Mais un parfum suit ton passage.

L'ouragan fait flotter tes tragiques cheveux.
Si tu le peux,
Réponds-moi, spectre impérieux!

Et soudain s'arrêta dans le couchant extrême
La chose blême.
Alors je m'écriai : « Moi-même! »

Et je vis, comme au fond d'un complaisant miroir,
Un regard noir,
Lourd de passion et d'espoir,

Une blancheur de lys, des lèvres carminées,
Vingt-cinq années
Riant au vent des destinées.

Je vis un front lauré de petit empereur,
Je vis un cœur
Frais comme une nouvelle fleur.

— Ne t'en vas pas si vite, ô vision trop brève!
Reste, ô mon rêve,
Toi que déjà le vent soulève!

Mais l'ombre, avec un signe, avait tourné ce coin
Qui sent le foin,
Et comme je criais de loin :

— Où vas-tu dans le vent et dans le jour qui baisse,
Et qui te presse?...
Elle dit : — Je suis ta jeunesse.

I

L'AUTOMNE

LITANIES

Automne aux jours trop courts, aux nuits trop tôt venues
Au bout des longues avenues,

Automne, sept couleurs au fond du brouillard bleu,
Descente des langues de feu,

Automne brune et jaune avec des taches rouges
Parmi le vent tiède où tu bouges,

Automne aux feuilles d'or plus belles que des fleurs,
Mère des fruits et des couleurs,

Automne du mirage et des métamorphoses,
Sourire des dernières roses,

Automne, conte bleu, spectacle sans pareil,
Ardeur dernière du soleil,

Automne claire et sombre, ivre et désenchantée,
Splendeur amèrement hantée,

Automne dont la chute ouvre des horizons,
Neige en flamme autour des maisons,

Automne au désespoir, automne aux beaux désastres,
Dont les branches pleurent des astres,

Automne à l'abandon, automne d'ombre et d'or
Où craque le pas de la Mort,

Automne des rêveurs, automne des poètes,
Jette tes feuilles sur leurs têtes.

Automne rose et rousse aux reflets violets,
Dans ta pourpre ensevelis-les.

Leurs cœurs se sont perdus au fond de tes grisailles,
Fais-leur de belles funérailles.

Leurs cœurs se sont perdus dans ton néant doré,
Chante-leur ton *dies iræ*.

Leurs cœurs se sont perdus dans tes douceurs cruelles,
Automne, croise-leur les ailes,

Et que dorment en paix leurs pauvres cœurs lassés
Sous les feuilles de tes fossés.

CHEVEUX COUPÉS

J'ai coupé mes cheveux afin que mon visage,
Sous sa coiffure d'autrefois,
Ne puisse me montrer la déchirante image
Du temps aux implacables doigts.

En changeant de coiffure on croit changer de tête.
Il me semblera vieillir moins
Sous la courte toison rejetée en tempête
Où je puis enfoncer mes poings.

J'ai, de même qu'au temps où les belles prêtresses
Sacrifiaient aux morts élus,
Comme sur un tombeau consacré mes deux tresses
A ma jeunesse qui n'est plus.

CONVERSATION

— Qu'est-ce que tu dis, belle automne
Toute dorée au fond du soir?
— Je dis : « Que ton cœur ne s'étonne
De ces choses qu'il te faut voir.

« Chaque feuille morte fut verte
De celles que je perds sans vent,
Mais tout ce qui court à sa perte
Refleurira comme devant.

« Il ne naîtra pas d'autres choses
Que celles qui vont au trépas.
Aux roses succèdent des roses,
Et l'énigme n'existe pas.

« L'univers, rythme monotone,
Devrait t'apprendre ton destin.
Le printemps guette sous l'automne,
La nuit prépare le matin.

Tout ce qui vit jette semence,
Le *même* engendre le *pareil.*
C'est l'éternité du soleil.
La nature dit : « Recommence! »

« Pourquoi les terrestres humains
Seraient-ils différents des feuilles ?
Augure de tes lendemains
Par l'automne où tu te recueilles.

« Depuis qu'existe l'univers,
Rien ne change et rien ne varie.
Morte saison, saison fleurie,
Arbres jaunes, puis arbres verts.

« L'eau qui sommeille dans mes flaques
S'évapore et redevient eau.
Pourquoi rêverais-tu de Pâques
Et d'âmes montant vers le haut ? »

— J'ai dit : « Automne solennelle,
J'accepte le rythme et la loi,
Mais la feuille individuelle,
Mais l'âme, aussi, qui disait : « Moi »,

Où donc va-t-elle ? Où donc va-t-elle ? »

CINQ PETITS TABLEAUX

I

Sur les arbres et sur le sol,
Des feuilles, des feuilles!
Tout jaune, un petit arbre fol
Perd d'un seul coup plus de cent feuilles.

Rouges, jaunes, mauves et roux,
O palette claire!
Le grand vert des prés s'exaspère
Sous les branchages noirs et roux,

Et ce petit bouton de rose
Qui fleurit trop tard,
Brille dans un peu de brouillard,
Cœur frileux de l'automne rose.

II

A travers prés, à travers bois,
Commence la féerie étrange de l'année.
Partout où vont mes yeux, je vois
La grande automne empoisonnée.

Les branchages tordus et noirs
Sont lentement en proie à toutes les chimies.
Les dernières roses, blêmies,
Fleurissent sur des désespoirs.

Dans la jonchée épaisse et rose,
Je m'avance, et mes pieds font un étroit chemin.
Et, toute tremblante, à ma main,
Une feuille se décompose.

III

Je te retrouve donc, solitude fleurie
Où l'on aime parler tout bas!
Voici l'effrayante féerie,
Les soirs où la chouette crie,
Où l'automne sonne le glas.

Disparate, autrefois, d'être une jeune femme
Parmi la funèbre couleur,
Malgré ce front triste et rêveur
J'avais tout l'été dans mon cœur.
— Maintenant, voici le vrai drame.

Il faudra lentement me faire une raison,
Hélas! et que mon cœur connaisse
Qu'il tombe, autour de ma maison,
Et les feuilles de la saison
Et les feuilles de ma jeunesse.

IV

L'avenue au matin, cathédrale d'automne,
Découpe sur le ciel des vitraux flamboyants.
Une épaisse jonchée est aux deux bouts fuyants,
Rouge et jaune lueur dont le regard s'étonne.

Je m'avance sans bruit dans ce monde vermeil,
Et, sous les hauts tilleuls dont la masse s'allège,
Je regarde tomber partout, comme une neige,
Les rondes feuilles d'or et les ronds de soleil.

Menant ainsi dans l'ombre une marche étouffée,
Je trace dans cet or tant de minces sentiers
Que je crois en rentrant voir briller à mes pieds,
Miraculeusement, des bottines de fée.

V

Sous ce ciel pluvieux et rapide, l'automne
Reste flamboyante. Et le soir
Qui vient et fait cesser cet oiseau qui chantonne,
Le soir ne peut devenir noir.

Comme un vaste incendie allumé par les hommes,
Le paysage est empourpré.
Et tout le soleil reste en ce panier de pommes
Qui rutile au milieu du pré.

Rouge, rousse, orangée et jaune, et qui insiste,
La couleur ne veut pas mourir.
Parmi ce soir en flamme où j'aime tant courir,
Mon Dieu, comme mon cœur est triste...

TEMPÊTE D'OCTOBRE

Pour remplacer partout l'ancienne verdure
Par on ne sait quel iodure,

Les feuilles mortes ont de si belles couleurs
Qu'on peut croire qu'il pleut des fleurs.

Le féroce chasseur de la vieille ballade
Parcourt cette pourpre malade.

Taïaut ! C'est la tempête, au fond du lointain d'or,
Qui passe et qui sonne du cor.

Tout s'effeuille, se tord, s'enfuit. La forêt bronche.
Le vent immense arrache et jonche.

On dirait que plus rien ne va rester debout
Dans cette grande fin de tout.

Et l'on s'en va parmi cette ivresse farouche
En courant, en ouvrant la bouche,

Avec l'âpre désir, dans ces tourbillons d'or,
De voler comme eux à la mort.

SONNERIE

Le soir vient, le ciel est en flamme,
La tempête hurle à la mort.
Entends-tu le cor, mon âme,
Entends-tu le cor?

La chasse court les bois, la chasse ivre et terrible,
Au triple galop des chevaux,
Et, par les monts et par les vaux,
Monte et descend dans l'invisible.

Ventre à terre, le cerf, pour fuir avec le vent,
Couche les branches de sa tête,
Et le cor, qui s'en va rêvant,
Sonne le trépas de la bête.

La tempête hurle à la mort,
Le soir vient, le ciel est en flamme,
Entends-tu le cor, mon âme,
Entends-tu le cor?

As-tu vu le cerf pâle et les chiens diaphanes
Et les chasseurs, rois transparents?
As-tu vu galoper les mânes,
As-tu vu les spectres errants?

La sonnerie au loin, de ses notes de cuivre,
A fait surgir le grand passé.
Puisque nous ne pouvons plus suivre,
Ecoutons, écoutons passer!

Le soir vient, le ciel est en flamme,
La tempête hurle à la mort.
Entends-tu le cor, mon âme,
Entends-tu le cor?

LE VIEUX MANOIR

La tête par-dessus le mur
Du vieux manoir d'automne,
Je regarde, et m'étonne
De revoir mon passé familial et pur.

L'automne, ici, s'est effeuillée
Sous les hauts arbres tors.
Jadis, dans cette allée,
Que de vivants à moi qui maintenant sont morts!

La grande automne est pâle, pâle,
Les branchages sont noirs.
Combien de désespoirs!
Que de vivants à moi morts d'une mort morale!

Sous ses feuilles sèches en feu,
Cette allée est hantée.
Pourquoi m'a-t-on quittée,
Et pourquoi donc moi-même ai-je tant dit adieu?

Mes morts, vous voilà : c'est l'aïeule,
Qui vient rôder ici.
Et c'est mon père aussi,
Taciturne, chassant, fumant son brûle-gueule.

Ce sont deux neveux, deux petits,
Héros morts à la guerre.
C'est ma mère — ma Mère
Et les jours de l'enfance en elle anéantis.

Vous, défunts, au chaud dans mon âme,
Vous vivez avec moi.
Mais les autres, quel froid!
Ils sont toujours en vie, et c'est cela le drame.

Absents, absents, vous voilà tous,
Vous qui disiez : « Je t'aime. »
Et me voilà moi-même,
Moi d'autrefois, moi morte encore plus que vous.

Que de sang la terre a pu boire
Depuis ce cher temps-là!
Ce soir, me revoilà
Apportant la paix triste et la triste victoire.

Des troncs sont tombés... ou grandis.
Devers l'étang qui brille,
Le battoir d'une fille
Frappe le linge au loin, de même que jadis.

Est-ce la même lavandière?
Non. Sa fille, plutôt.
Le jour va tomber tôt,
Tandis que, seule ainsi, je regarde en arrière.

Je le contemple, ce passé,
Tragique sépulture.
La nuit, sur la nature,
Va cacher les splendeurs de l'été trépassé.

Le couchant, le passé, l'automne,
Ce battoir sur l'étang...
C'est toujours moi, pourtant,
Belle encore et traînant ma grande âme qui tonne.

Comme le reste d'un chemin
Qu'on doit jusqu'au bout suivre,
Je dois encore vivre,
Et le droit m'est resté de murmurer : « demain ».

Salut donc, manoir de jeunesse!
Sous tes arbres grandis.
Tout ce que tu me dis
Je l'entends et comprends, au fond du jour qui baisse.

Tu dis : « Ces arbres terrassés
Me laissent ce grand vide,
Mais il m'en reste assez
Pour bercer sous le ciel une automne splendide.

« Pour toi, passante qui reviens,
Sombre et vivant fantôme,
Il te reste un royaume :
C'est marcher haut la tête et droite sur tes reins. »

CONSEILS DU FEU

Ne pleure pas, m'a dit le feu,
Si tu vois ma flamme descendre.
Je suis loin encor de la cendre,
Et prêt à reprendre le jeu.

Donc, rassemble plutôt ces bûches
Qui croulent en me dispersant.
Leurs fragments, si tu les rejuches,
Vont te refaire un feu dansant.

Ce ne sera pas la flambée
Qui d'abord illuminait tout,
Mais, encore qu'un peu tombée,
Elle te chauffera beaucoup.

Et si cette seconde flamme
Vient à s'affaiblir à son tour,
Reprends chaque brindille pour
Y bouter encore un peu d'âme

Jusqu'au dernier petit fétu,
Que ta main sans cesse échafaude.
Et, terminé ce feu têtu,
Sa cendre encore sera chaude.

— Et j'ai remercié le feu,
Moi qui me sens déjà moins ivre,
De m'avoir consolée un peu
En m'apprenant comme il faut vivre.

II

L'AVENUE

II

AVENUE

MA MAISON

Soixante-dix tilleuls avec leur épaisse ombre
Font une petite forêt.
Ma maison, au milieu de cette masse sombre,
Est cachée ainsi qu'un secret.

Des bêtes qu'on ignore, au fond de la broussaille,
Vivent tout autour de mes murs,
Et je sens circuler leurs petits esprits purs
Dans le beau temps ou la grisaille.

Les oiseaux, comme autour de quelque lieu béni,
Jamais n'y ont peur de personne.
Dans le talus, tout près, trouvant la place bonne,
Des rouges-gorges font leur nid.

Chaque jour, sans recul et sans horreur physique,
On rencontre un même crapaud,
Un crapaud aux yeux d'or dans une affreuse peau,
Qu'attire, on croirait, ma musique.

Des lapins de garenne et des lièvres, parfois,
Montrent à deux pas leurs oreilles.
Des écureuils légers, ces petites merveilles,
Sont tranquilles comme en plein bois.

Une taupe établit son trou, comme un chef-d'œuvre,
Sous une chaise de jardin.
La salamandre luit sur le premier gradin,
Ou bien la glissante couleuvre.

Je sais des hérissons, des belettes, des loirs
Et des grenouilles un peu fées.
Et les oiseaux de nuit, dès que tombent les soirs,
Passent en rondes étouffées.

Les chouettes, souvent, se répandent en cris
Au bord même du toit, peut-être.
Et, frappant à la vitre, une chauve-souris
Chaque nuit danse à la fenêtre.

Aux plus proches fourrés, un frôlement furtif
Révèle les gentilles scènes
Dont m'entoure, bien loin des présences humaines,
Ce petit monde inoffensif.

Menus pas, menus cris, fourrures, museaux, ailes
Vivent dans l'ombre de mon toit.
Ces bêtes ne sont pas, en vérité, chez moi :
C'est plutôt moi qui suis chez elles.

Et quand l'automne, avec son grand cortège blond,
Miraculeuse, est revenue,
Les feuilles, en tombant, entrent dans le salon,
Se croyant dans leur avenue.

CIMETIERE

Dans mes fenêtres que voilà,
J'ai la vallée et l'estuaire.
Mais plus proche est le cimetière.
J'ai vue aussi sur l'au-delà.

Je regarde dans l'autre monde.
Je n'y vois jamais rien bouger.
Nul fantôme qui me réponde,
Tout est calme comme un verger.

La mort apparaît végétale
A qui la contemple de près.
Je vois, minuscules forêts,
Des rosiers dont l'ombre s'étale.

Un if a dépassé la croix.
Un autre, parfois, la remplace.
De l'herbe est poussée à la place
Des beaux ornements d'autrefois.

Les pauvres dépouilles humaines,
Lorsque nul ne les soigne plus,
A l'abandon sous leurs talus,
Travaillent, patientes graines.

Ceux qu'on mit sous terre à six pieds
N'y restent pas toujours tranquilles.
Opiniâtres et fragiles,
Un jour ils sortent tout entiers.

Dans quelque rosier qui dévie
Ils remontent des profondeurs,
Et, par des feuilles et des fleurs,
Respirent de nouveau la vie...

J'ai compris pourquoi, quelquefois,
Dans l'ombre ou le soleil en fête,
Je demeure, croisant les doigts,
A renverser longtemps la tête,

Pourquoi, sans songes, sans amour,
Je reste, indifférente et close,
Dans le bien-être de la rose
Que je serai peut-être un jour.

LE BEAU MOMENT

En regardant sur l'avenue,
Je vois Juin : feuillage, ciel bleu,
Vent qui fait voyager un peu
La nue.

Quelqu'un des hommes de chez moi,
De l'autre côté de la brèche
Passe, portant, paisible et droit,
Sa bêche.

La ville, parmi son varech,
Repose en bas, lointaine et proche.
Une fumée en monte avec
La cloche.

Comme c'est simple, tout ceci,
Dans l'humilité quotidienne !
Il semble bien que rien, ici,
N'advienne.

Un homme allant à son labeur,
La ville au loin qui sonne et fume,
L'été qui verdoie et parfume :
Bonheur.

Qui jamais aura pu connaître
Où je plaçais ma joie à moi,
Ce que j'appelais grand émoi
De l'être?

Ce fut lorsque j'étais sans nom,
Ignorant celui qu'on me donne,
Quand je n'étais rien ni personne,
Sinon

Simplement, tranquille et profonde,
Annulée et sans passions,
Une des respirations
Du monde.

AT HOME

Voici les cinq belles fenêtres
Du salon vieillot où je vis
En plein herbage, loin des êtres,
Haut, comme au temps des ponts-levis.

Dans la première est la vallée,
Dans l'autre la ville bleu noir,
Deux autres ont un bout d'allée
Et l'estuaire où meurt le soir.

Mais, dans la tragique cinquième,
Plein les seize petits carreaux,
Il n'est rien qu'un grand vide blême
Au-dessus d'espaces ruraux.

Ces éléments frôlent mes vitres,
Ils se mêlent au mobilier,
Et, sur un mode familier,
Déroulent leurs vastes chapitres.

Je vois à travers l'infini
Monter le monde des nuages,
La formation des orages
Ou le beau temps bleu dans son nid.

Et parfois, relevant la tête
Au coin de mon âtre embrasé,
Je vois accourir la tempête
Ainsi qu'un monstre apprivoisé.

PERSUASION

Cette petite voix flûtée
Qui remplit toute la maison
Et l'horizon,
C'est un merle, flûte enchantée.

Il dit qu'il fait beau temps dehors,
Qu'il y est de l'ombre et des roses,
Et que ces choses
Font oublier toutes les morts.

« Viens, dit-il, goûter la vesprée.
Je sais que ton âme est, au fond,
Désespérée,
Mais la campagne sent si bon ! »

Et, docile à l'oiseau flûtiste,
Je m'en vais, cherchant la clarté
Du bel été,
Comme si je n'étais pas triste.

PLUIE

Je pense en regardant la pluie
Qui tombe
A l'enfance, cette colombe
Enfuie.

A mes pieds, changeants coloris,
Ma ville
Se tasse, petite, tranquille,
Toits gris.

Je naquis de cette grisaille
Un jour.
Je l'aime toujours ; seul amour
Qui vaille.

Ma mélancolie aujourd'hui
Ne rêve
Devant l'averse tiède et brève
Qui luit,

Devant le lointain estuaire
Salé,
Qu'à ce doux profil en allé :
Ma mère.

Je voudrais être sur son bras
Encore,
Dans ma ville qui se colore
En bas.

L'eau sur ma ville tombe, tombe
En long.
— O mon enfance, voici donc
Ta tombe...

TROIS NOCTURNES

I

Les tilleuls gonflés de vent
Tâtent l'air du bout de leurs branches.
Derrière eux, le ciel mouvant
A la couleur des perles blanches.

J'écoute avec passion,
Engloutie au fond du mystère,
La grande respiration
De ces algues de la terre.

Mon cœur ne reste pas seul.
Parmi l'orageuse soirée,
Je salue, en chaque tilleul,
Le Grand Inconnu qui crée.

II

Sur un dernier pan de clarté,
Les tilleuls gorgés de ténèbres
Dressent de longs vitraux funèbres
Découpés dans le ciel d'été.

L'allée évoque en sa beauté
Bien des cathédrales célèbres.
Jusques au fond de mes vertèbres
Je respire ce soir hanté.

Vaste solitude de l'âme!
Je ne suis plus homme ni femme
Dans l'ombre qui jette des sorts,

Mais, sous la nocturne émeraude,
Grave comme celui des morts,
Un invisible esprit qui rôde.

III

Dans la nuit pleine de silence,
Voici de grands coups sur le toit.
C'est la pluie et sa violence,
Quelque brusque grain de noroit.

Sous la lampe, travail, mystère;
Dehors, néant muet et noir.
Maintenant j'écoute pleuvoir,
Bruit du ciel tombant sur la terre.

Parmi ces chocs intermittents,
Dans ma maison toute petite,
Je crois, sous mon toit qui crépite,
Que je navigue par gros temps.

LA HAIE

A ma sœur Charlotte Henry Nocq.

Courte et drue et traçant la forme de nos prés,
La haie, et tout ce qui l'égaie,
Gracieux cadre en fleurs des herbages carrés,
Muraille sans briques, la haie;

Avec ses trous par où l'inconnu s'aperçoit,
La haie où la ronce se vautre,
La haie, en son parler, gronde : « Chacun chez soi! »
Et gronde : « C'est moi... Mais c'est l'autre! »

La nature candide y loge ses oiseaux,
Sans savoir qu'elle est mitoyenne.
Mais l'esprit des humains a mis dans ses réseaux
Défiance, inimitié, haine.

Innocente, elle prend la couleur des saisons,
Cache des nids, berce des branches,
Et, par-dessus l'essor de ses ombelles blanches,
Laisse passer les horizons.

Elle ne connaît rien que ce qui s'enchevêtre
Dans la trame de ses lacets,
Rien que le ciel qui fuit ou l'ombre du gros hêtre,
Mais elle ignore les procès,

Aussi durables qu'elle, engagés d'âge en âge,
Les sombres procès paysans
Qui grimacent toujours, gobelins patoisants,
Parmi le calme de l'herbage.

La haie inextricable et dont le mur de houx
Garde, hérédité féodale,
La personnalité terrible de chez nous,
La haie, elle est aussi morale.

Elle existe, invisible, au fond de tout Normand.
Je la sens, au fond de moi-même,
Dresser contre l'intrus ses houx, férocement,
Et défendre tout ce que j'aime.

Elle gronde : « Chacun chez soi! » n'admettant pas
Les étrangers dans sa prairie.
L'églantine y est rose et l'épine fleurie,
Mais on s'y grifferait les bras.

Et c'est plus que jamais que je suis derrière elle,
Regardant, de mes yeux déçus,
Toute seule à l'abri de ma haie éternelle,
La mer qui se voit par-dessus.

HIVER

J'ai revu ma longue avenue
Toute nue.
Rien, rien sous les arbres sans vert,
Que l'hiver.

Plus belles étaient les nuées
Dénouées
De s'accrocher dans leur essor
Au bois mort,

Plus formidable la tempête,
Cette fête,
D'être seule à vivre en couleurs
Sans les fleurs.

L'hiver m'a dit : « Dans mon domaine,
Qui t'amène?
Que viens-tu faire dans la mort,
Mer sans bord? »

J'ai dit : « Je sens que sous ta mousse
Sèche, rousse,
La primevère que l'on sait
Va pousser.

Tu n'es pas la mort plénière
Ni dernière.
L'éternité, dans ton cœur noir,
Crie : *Espoir.* »

TOMBEAU

Mon avenue au soir, je l'aurai tant aimée,
Avec ses hauts tilleuls rejoints,
Alors qu'elle devient funèbre et transformée,
Montrant son crépuscule aux coins,

Je l'aurai tant aimée en mai, lorsque ses branches
Ne sont que fraîche tendreté,
En Août, quand les grillons crient sous les lunes blanches
Le cri forcené de l'été,

Tant aimée en automne où la grande nuit tombe
Au milieu de l'après-midi,
Que parfois un long rêve, un cher espoir me dit
Qu'un jour s'y étendra ma tombe.

Ce serait une pierre, une croix et c'est tout,
Gardant mon nom sous les ombrages.
Sur la pierre couchée et sur la croix debout
Se dessineraient des ramages.

Ce serait tout au bout, à la place où l'on voit
Ma frêle maison émouvante.
Je serais seule là de même que vivante,
Et je serais toujours chez moi.

Pour ceux qui la verraient, ce ne serait pas triste.
Ils songeraient : « Elle est si bien ! »
La mousse pousserait, et l'on n'entendrait rien
Qu'un petit oiseau qui persiste.

Je dormirais cachée, avec mes horizons
Entourant ma paix éternelle,
Ma ville dans le creux, et les quatre saisons
Sur mon repos battant de l'aile.

Au printemps, en été, quand fleurit le tilleul,
En automne, lente élégie,
Le soir ramènerait son obscure magie
Autour de ce tombeau tout seul.

On finirait par dire : « Elle est morte ; elle hante !
Parfois elle revient la nuit ! »
Et je ne serais pas tellement différente
De ce que je suis aujourd'hui.

III

MAI, JOLI MAI!

MAI

Alleluia ! C'est le printemps !
Les prés sont pleins de belles choses.
Voici les pommiers éclatants
Sous leurs toutes petites roses.

Dessous, les pâquerettes font
De douces processions blanches.
On croit qu'elles tombent des branches
Où pèsent tant de bouquets ronds.

Les chants du merle opiniâtre
Qui s'égosille là-dedans,
Tour à tour graves et stridents,
Sont plus frais qu'un pipeau de pâtre,

Et le bétail de deux couleurs
A des taches claires et sombres,
De-ci, de-là, dans l'herbe en fleurs,
Qui copient la forme des ombres.

Un lent nuage immaculé
Se promène dans du bleu pâle ;
Et le vert de partout s'étale
En large, en long, tout emmêlé.

Un rien de brume printanière
Baigne mon pays dans du lait.
Mai, joli mai, grâce plénière
Où tout me tente, où tout me plaît,

O printemps, branches rosacées,
Adolescence des saisons,
Qui viens remplir mes horizons
Où tant de choses sont passées,

Devant toi, printemps que je vois
Si frais autour de mon visage,
Il me semble que j'ai ton âge
Comme autrefois — comme autrefois...

PAQUES FLEURIES

I

Pâquerettes, gouttes de lait,
Et vous, touffes de primevères,
Le long des prés restés sévères
Vous charmez l'avril aigrelet.

Aucun bourgeon encore n'ose,
Aucun oiseau ne sait encor.
Les arbres semblent de bois mort,
Pas une aubépine n'est rose.

Mais, dans ce printemps sans couleurs,
De-ci, de-là, pesantes branches,
Poiriers et cerisiers en fleurs
Balancent des chapelles blanches.

II

Avril! L'herbage est étonné
Des petites fleurs qu'il a faites.
O primevères, violettes,
O sourire de nouveau-né!

Tout est en suspens, tout hésite.
Qu'arrive-t-il donc, maintenant?
Qu'est-ce donc que ce revenant
Délicieux qui nous visite?

L'hiver est-il vraiment fini?
Ce n'est peut-être qu'une histoire?
Cependant il faut bien le croire :
Voici trois œufs bleus dans un nid.

PRIMAVERA

Le printemps reparu, rythme toujours le même,
Primevères dans l'ombre et merles en gaieté,
Herbe neuve et ciel bleu, tout ce qui chante : « J'aime ! »
Se croit innocemment miracle et nouveauté !

Partout on voit, pliant sous leurs fleurs sans feuillage,
Cerisiers et poiriers gonflés et luxueux,
Et l'on croit, si l'azur berce un petit nuage,
Qu'un de ces arbres blancs vient de monter aux cieux.

Dans l'herbage, des millions de pâquerettes
Ressemblent gentiment à des gouttes de lait.
On dirait que la vache rousse, après les traites,
A semé tout cela juste comme il fallait.

O printemps de chez nous, naïve imagerie,
Fraîcheur, rosée, oiseaux, bouquets, longueur des jours,
Laisse-moi, quand je cours, ivre, dans ma prairie,
Croire que, cette fois, te voilà pour toujours !

DANS LE PRÉ

L'herbe s'étend pendant des lieues.
Pâquerettes et boutons d'or
Et gentianes bleues
Tremblent au vent pendant des lieues,
Et d'autres fleurs encor.

Les pommiers, blancheur de la terre,
Ronflant de bourdons animés,
Dans le pré solitaire
Suspendent entre ciel et terre
Des lustres parfumés.

Les papillons à l'aile molle,
Bleus, blancs, sont aux couleurs des fleurs.
La gentiane vole,
La fleur des pommiers flotte, molle,
Ailes, fleurs, deux couleurs!

O mai! comme le pré s'enchante!
C'est, au soleil, l'immense cri
De la terre qui chante.
Et chaque brin d'herbe s'enchante
De porter son cricri.

C'est le miracle, c'est le songe.
Tout vibre, tout danse, tout luit.
On marche dans un songe.
On croit, tant chaque jour allonge,
Qu'il n'y a plus de nuit!

CRÉPUSCULE

Il a fait si clair toute cette journée
Que le jour ne peut décliner tout à fait.
L'ombre qui descend demeure sans effet.
Étrangement, l'herbe est comme illuminée.

Toutes les blancheurs de mes pommiers fleuris
A travers les prés ne quittent pas les branches.
Touffus, ronds, légers, géantes roses blanches,
Les voici ! L'azur devient à peine gris.

Ce beau jour de mai fut si vert et si tendre
Que le clair obscur n'y pénétrera point.
Malgré le couchant qui se termine au loin,
La nuit, aujourd'hui, ne pourra pas descendre.

Miracle ! Le jour reparaît tout à coup !
Sous chaque pommier tremblote une ombre brève...
C'est, dorée encor, pleine, entre chien et loup,
Derrière les bois, la lune qui se lève.

OUBLI

Que j'aime oublier les humains
Par les chemins,
Au hasard de ma bicyclette
Fluette,
Et revenir des fleurs aux mains!

Le mois de mai, cette merveille,
Tend sa corbeille.
Jacinthes, fleurs des pommiers fous,
Coucous,
Je suis ivre comme une abeille!

Abolis les rêves pesants!
J'ai quatorze ans!
Je ne suis ni garçon ni fille.
Gentille,
Je longe les prés paysans.

Il fait beau. La lumière danse.
O joie immense!
A peine, par les chemins creux,
Ombreux,
A peine, vraiment, si je pense.

MAI

Mon âme sans désirs repose en plein printemps.
Oh! gosiers des oiseaux, petits rires de joie!
Les pâquerettes font dans l'herbage une voie
Lactée, et tous les coins où l'on va sont tentants.

Les pommiers tortueux, crochus, gonflés de bosses,
Redeviennent chacun un panier parfumé,
Virginale blancheur, long cortège des noces
De la terre normande avec le mois de Mai.

Dans un peu d'ombre il traîne encore des jacinthes.
Un grand mystère couve au tournant du sous-bois.
Les arbres, brouillard vert, sont roucoulants de plaintes.
— Faut-il que le printemps m'étonne à chaque fois!

RONDEL EQUESTRE

Galoper dans les boutons d'or
Sur un cheval de bonne race,
Voici qui tout à coup efface
Ces rêves couleur de la mort.

Comme j'étais dolente, lasse!
A présent, non! J'aime si fort
Galoper dans les boutons d'or
Sur un cheval de bonne race!

Dans mes cheveux de jeune lord
Le vent de mai passe et repasse.
En selle, je suis à ma place
Oh! puissé-je longtemps encor,
Derrière une invisible chasse,

Galoper dans les boutons d'or!

CATÉCHISME

J'ai cueilli tout un pré de grandes marguerites
Pour honorer, selon les rites,
La fête-Dieu
Qui est la fête du ciel bleu.

Les derniers pommiers blancs que la brise parsème
Comme des vols de papillons,
Par millions,
Faisaient des reposoirs d'eux-mêmes.

Et les merles, les fleurs, l'horizon, le beau temps
Disaient entre eux, suprême hommage,
Dans leur langage :
« Qu'est-ce que Dieu?... C'est le printemps! »

SOUPIR

Le malaise secret de l'arbre qui bourgeonne
Doit ressembler à ceux que nous sentons en nous.
Le printemps vient. L'air est trop doux.
Il faudrait roucouler comme fait la pigeonne.

Mais, quand on n'a plus rien qui roucoule en son cœur,
Le printemps qui s'annonce a-t-il sa raison d'être?
Il faut nous consoler, peut-être :
Bonheur d'autrui, ton nom est toujours le Bonheur.

D'UN SOIR DE MAI

Ma porte grande ouverte à l'esprit du printemps
Laissait entrer le soir et ses parfums de fête
Avec les chants aigus des oiseaux, à tue-tête,
Tout ce qui nous engage à n'avoir que vingt ans.

Les ombres du dehors tremblaient jusqu'à ma table,
Le parquet reflétait le crépuscule clair,
Et je restais assise à respirer cet air,
Cette fraîcheur, cette fraîcheur indubitable.

Je n'attendais, ne désirais qu'odeur de fleur,
Que charme d'un grand soir de printemps sans nuage.
Je ne comparais pas à tout cela mon âge,
Je ne regrettais pas l'automne de mon cœur,

Mais plutôt je songeais à la belle jeunesse
Telle qu'elle est, pareille à ce soir d'aujourd'hui,
Avec tout ce qu'elle a de force et de faiblesse,
Et j'aimais tendrement le printemps pour autrui.

Les morts et les vivants et moi-même passée
Vivaient autour de moi parmi cette beauté.
J'aimais, — et qu'importait ma grande âme lassée? —
J'aimais le mois de mai dans son éternité.

PORTE DU PRINTEMPS

Au charme du pré parfumé,
Le quart d'une lune de Mai
Dans le ciel lisse
Joint son délice
Au charme du pré parfumé.

Je marche entre ces deux espaces :
Le ciel et le pré. Que de grâces !
Ciel uni, pré
Enchevêtré.
Je marche entre ces deux espaces.

L'air calme sent toutes les fleurs ;
Les boutons d'or ont des lueurs ;
Le couchant baisse,
L'ombre progresse,
L'air calme sent toutes les fleurs.

Un oiseau dernier va se taire.
Le sommeil de toute la terre
Descend ici
Dans ce pré-çi.
Un oiseau dernier va se taire.

La grande porte du printemps
Semble s'ouvrir à deux battants :
Ce sont deux branches
Lourdes et blanches,
La grande porte du printemps !

Toute seule je l'ai passée.
Je me croyais la fiancée
D'un pur esprit
Qui chante et rit...
Toute seule je l'ai passée.

IV

DE LA VIE A LA MORT

HYPOTHESE

On nous dit un jour : « Il est décédé. »
Et nous, vers le ciel, nous levons la tête.
O linceul, cercueil, dernière toilette!
C'est plutôt en bas qu'il faut regarder.

L'au-delà qu'on cherche au fond de l'espace,
Dans le vide bleu qu'on aime et qu'on craint,
L'au-delà des morts, il est souterrain.
Ne savons-nous pas juste à quelle place?

L'au-delà des morts, pauvre et funéral,
Il n'a que six pieds au creux de la terre.
Et qui nous dira si le grand mystère
N'est pas de muer l'homme en minéral?

Cet aimant auquel notre pas s'attache,
Par qui nous traînons notre pesanteur,
N'est-ce pas cela, sans que nul le sache,
Ce qu'on nomme ciel, éternel bonheur?

Descendre à jamais vers l'obscure force
Qui mène le feu, l'eau, la terre, l'air,
Vers l'attraction électrique et torse
Qui règle l'amour et règle l'éclair,

Vers cet Inconnu du centre du globe
Dont nous nous servons sans en savoir rien,
Si c'était cela le suprême bien
Que toujours on cherche et qui se dérobe?

Si c'était cela le suprême lieu
Si longtemps rêvé par delà les astres?
— Après l'existence et tous ses désastres,
Retourner au sol... retourner à Dieu!

L'HOTE DE DEUX JOURS

Hôte exsangue, muet, immobile et glacé
Que nous hébergeons deux journées,
Visiteur redoutable encor que terrassé,
Dont nos doigts ont caché les prunelles tournées,

Cadavre! T'on attrait, ta fascination,
Les avais-tu durant ta vie?
Quelle nécrophilie et quelle passion
Lorsque nous te fixons avec des yeux d'envie!

Le cadavre... Quelqu'un qu'on ignore. Quelqu'un
Qui, pareil à nous tout à l'heure,
N'est plus, avec son sourd et grandissant parfum,
Qu'un étranger couché qui ne sait pas qu'on pleure.

Le cadavre... Insensible inconnu, dont l'aspect
Reste celui de notre race,
Qui n'en est plus, pourtant, de par sa pâle face,
Cette face qui dort, s'absorbe et se repaît.

Deux jours, pas un de plus, deux jours il cohabite,
Occupe la chambre, le lit,
Comme un vivant dont rien n'est encore aboli.
Deux jours!... Au bout desquels il faut le cacher vite.

L'autre monde commence en entrant au cercueil,
L'autre monde charnel de l'être
Car malgré les regrets, les sanglots, le grand deuil,
N'étant plus regardable, il lui faut disparaître.

Il était tout pareil à nous, dormeur si doux,
Mais il va changer en silence,
Et n'étant bientôt plus à notre ressemblance,
Nous ne le pourrions plus supporter parmi nous.

Deux jours! Long mannequin, grande poupée, il semble
Que, prête à nous quitter demain,
Cette chose habillée encor comme un humain
Va dire son secret au curieux qui tremble.

On est là, palpitant, on se penche sur lui,
On prête l'oreille, on le touche.
Dans le vacillement de la cire qui luit,
On croit qu'il va parler, ayant encor sa bouche.

Lui qui doit tout savoir, nous l'avons à nous, là,
Ce maître de nos destinées.
Il est l'éternité, le tangible au-delà,
La Mort logeant chez nous pendant ces deux journées...

— O merveilleux cadavre étendu sur le dos,
Qui si vite vas être cendre,
Spectre tout neuf, encor pourvu de chair et d'os,
Ton charme horrible, dis, qui ne le peut comprendre?

A MON CŒUR

Cette nuit, je m'endors dans la chambre où tout dort,
Mais le repos n'est pas parfait. Qu'est-ce qui veille?
Mon cœur! Ses grands coups sourds vivent dans mon oreille.
Certes, la vie est plus étrange que la mort.

Cœur, ô cœur si pressé qui sans cesse travailles
Avec cette énergie âpre de forgeron,
Cœur tout vivant, fruit remuant de mes entrailles,
Qui bats dans tout mon corps, des pieds jusques au front,

Nuit et jour au labeur, quelle est ta résistance?
Quand je repose, toi, même pas assoupi,
Inlassable tu suis ton rythme sans répit.
Combien de coups frappés, au cours d'une existence?

Bête vivante, enfant dont on n'accouche pas,
Battant de cette cloche creuse, la poitrine,
Cœur d'où s'échappe à flots la source purpurine
Du sang intérieur courant de haut en bas,

Cœur, moteur acharné de nos faibles personnes,
Intime balancier qui mesures le temps,
Cœur qui cognes si fort aux instants éclatants,
Glas annonciateur qui sonnes, sonnes, sonnes,

Cœur des terrestres, cœur des bêtes et des gens
Qui ne reposeras jamais que dans la terre,
Quand, après tant de zèle et de soins diligents,
Tu seras aussi simple et sage qu'une pierre,

O cœur indépendant de mon vouloir, émoi
Perpétuel, énigme éternelle de l'être,
O cœur, monstre caché, tu me fais peur, mon maître,
Lorsque j'entends, la nuit, ton frappement en moi.

MOURIR

Mourir... Parole d'épouvante
Ou d'espoir.
L'âme croit s'en aller vivante
Dans le noir.

Fin d'une fête ou d'un martyre,
Vaste oubli,
La mort, on croirait, nous attire
Dans son lit.

La vie est d'un coup renversée
Sous l'assaut...
Que non! La mort est commencée
Au berceau.

Et c'est sans cesse qu'elle pille
Les vivants.
Où donc est la petite fille
A tous vents,

Où l'adolescente aux yeux sombres
Que je fus?
Hélas! Toutes deux ne sont plus
Que des ombres.

Qui donc a sangloté, pourtant,
Autour d'elles,
Gagnant avec un doux bruit d'ailes
Le néant?

Partout s'infiltre la ténèbre
De la mort.
Chaque soir, le lit où l'on dort
Est funèbre.

Mourir, c'est cesser de mourir,
A quelque âge
Que la mort nous fasse atterrir
Au rivage.

FINALE

Avoir tant rêvé, bourlingué,
Pleuré dans l'ombre,
Avoir été si souvent sombre
Et si peu gai,

Avoir souffert de l'hérésie
Chez les humains
Qui détruisent à pleine mains
La poésie,

Avoir crié de si grands cris
Vers l'invisible
Et désiré d'un cœur épris
Tout l'impossible,

S'être donné tant, tant de mal
Pour soi, les autres,
Avoir tant cherché les apôtres
De l'idéal

Pour finir par rester bien sage
Et hors du jeu,
Pour n'être plus au vent qu'un peu
De jardinage...

L'HUMILIATION

Puante à plein nez, cette race
Que les chiens suivent à la trace,

Fléau qui détruit, incessant,
Monstre qui marche dans le sang,

Faux gorille, ample pourriture,
Teigne et lèpre de la nature,

Cette race pleine d'horreur,
J'en suis cependant, ô douleur!

V

CI-GIT

CI-GIT

Sous le ciel de la Somme où l'infernale haine
Se couvre déjà de moisi,
Une humble croix de bois est debout sur la plaine,
Guère plus haute qu'un fusil.

C'est toi, petit soldat inconnu? Ma tendresse
Qui, par hasard, passe par là,
Apporte un long regard, un rêve, une caresse
A ton solitaire au-delà.

Coiffant le vide clair, ton casque bleu se rouille
Sur ses deux bouts de bois croisés.
Le soleil chauffe ou bien la pluie affreuse mouille
Les champs de bataille apaisés.

Et, dans l'immensité muette et sépulcrale
Où jadis on sema le blé,
Devant ce tertre où dort une jeune âme mâle,
J'entends le silence parler.

« Ils ont dit que c'était un sort digne d'envie
D'être un héros sous une croix,
Mais moi, je pleure ici d'avoir troqué ma vie
Contre deux pauvres bouts de bois

« Cette croix-là, debout encore comme un homme
Et portant casque comme lui,
Cette croix-là c'est moi, sous le ciel de la Somme,
Lieu de peur, d'angoisse et d'ennui.

« Cette croix-là, tu vois, a presque des épaules
Et se coiffe du lourd fer bleu,
Disant que, jusqu'au bout, ils ont tenu leurs rôles,
Ceux-là qu'on envoyait au feu.

« Mais moi, j'avais deux yeux vivants dans un visage,
Mes épaules de chair et d'os,
Les jambes et les bras alertes de mon âge,
Mon cœur, mon sexe, doux fardeaux.

« J'étais comme vous tous, vivants! J'étais des vôtres,
Et j'entendais parler ma voix.
On m'a tué, couché sous terre; et cette croix
Dit : « Aimez-vous les uns les autres! »

O passante! Etre humain qui n'as pas dans le sang
Le démon mâle de la guerre,
Femme, femme, ô douceur! Femme, cœur frémissant,
Ecoute ce que dit la terre!

« Ecoute, jusqu'au bout du lointain violet,
La plaine crier par les bouches
De tous ces trous qu'ont fait les mitrailles farouches
Dont survit le fracas muet.

« La guerre!... Avoir commis ce gigantesque crime!
N'avions-nous pas assez de maux?
Il ne faut plus tuer les hommes pour des mots,
Il ne faut plus gorger l'abîme.

« Hélas! Je n'étais pas, moi soldat, un héros,
Mais un humain qui chante et pleure,
Un humain simplement, garçon au cœur bien gros
D'être mis là pour qu'il y meure.

« De quel pays? Qu'importe! Un fort et jeune gas
Qui respirait l'air qu'on respire.
Héros! C'est un beau mot que l'on aime bien dire,
Mais moi je ne revivrai pas.

« Voici ma croix; autour, la plaine desséchée :
Et j'avais un beau sang qui bout.
La guerre m'a jeté, vivant, dans sa tranchée,
Et j'y suis resté, voilà tout!

« Mais maintenant, il faut que l'avenir répare
Ce qu'on fit au mort endormi.
Vengez-nous! Vengez-nous de la guerre barbare,
Vengez-nous du seul ennemi!

« A moi, femmes! A moi, mères, filles, épouses!
Criez que vous ne voulez plus!
Nous sommes morts... O vous, n'êtes-vous pas jalouses
De ces croix le long des talus?

« Avez-vous arraché de vos pauvres entrailles
Un fils, un homme, ce trésor,
Pour qu'il devienne un jour ce débris des batailles,
Un soldat inconnu qui dort?

« A moi, science, amour, art, musique, pensées!
Ne souffrez plus, sous le ciel clair,
Qu'on retrouve jamais des croix de bois, dressées
Sur nos os et sur notre chair! »

⁂

...J'écoutais cette voix remplir le paysage
Qui montre, sous le ciel câlin,
Le sol fécond de France éventré par la rage
Du sombre démon masculin.

Et, quittant pour toujours l'effroyable étendue,
Enfer éteint, charnier maudit,
J'ai répondu : « Soldat, pauvre tombe perdue,
J'ai compris ce que tu m'as dit. »

D'AMIENS

Amiens, ta cathédrale arborescente et claire,
Au milieu des dégâts qui racontent la guerre,
Dit sa prière.

Dehors, la pluie immense et grise fait des fleuves.
Trous d'obus des maisons grimaçantes et veuves,
Ruines neuves!

Or, dans la calme nef, à deux pas des désastres,
Il y a doucement, derrière des pilastres,
Des levers d'astres.

L'esprit qui mit en nous tant de ciel et de fange
Aurait-il donc permis le mariage étrange
Du démon avec l'ange,

Que les mêmes humains dont l'âme s'évertue
Aient, après toi, créé, cathédrale têtue,
L'obus qui tue?...

LA SOMME

I

Cette plaine d'hiver infinie et muette,
C'est le champ de bataille à peine éteint encor,
Où, quatre ans, acharnée, a travaillé la mort
Dans une fange violette.

Armes, sacs, vêtements et casques déjà roux,
On voit traîner partout le spectre des armées.
— La tranchée et l'obus vous ont laissé leurs trous,
O terres mal famées!

Cet arbre fracassé qui lève un bras au loin,
Attestant la tuerie immense de la Somme,
Semble crier au ciel : « Ici je suis témoin
Que l'homme a haï l'homme! »

II

Je me promenais parmi vos tranchées
Et pleurais sur vous humblement, mon Dieu!
Soldats, spectres errants des plaines desséchées
Par quatre ans de fer et de feu.

Mes pieds trébuchants heurtaient quelque casque
Boueux et rouillé comme les vieux sous,
Et je le ramassais en évoquant le masque
Humain qui palpita dessous.

Pour mieux affirmer la grande épouvante,
Partout se dressaient ces petites croix.
Et ma main reculait d'avoir touché, parfois,
Une grenade encor vivante.

— O pauvres martyrs sanglotant vers moi,
O restes épars du crime terrible,
Je ne pouvais, hélas! pour crier mon émoi,
Que répéter : « Est-il possible! »

RETOUR

J'étais dans un monde lunaire.
Où? Quand?...
Que travailla comme un volcan
La guerre.

Dans les maisons mortes, sans toit,
Personne.
Mon Dieu que reste-t-il de toi,
Péronne?

Péronne, Albert, *et cœtera,*
Tant d'autres,
Oh! Qu'est-ce qui consolera
Les nôtres?

Voici tes restes confondants,
Province!
Ton visage montre les dents
Et grince.

Dans ces villages de travers,
Décombres
Que hantent depuis quatre hivers
Des ombres,

Muette, tu demeures là,
Souffrance.
Se peut-il qu'on t'ait fait cela,
Ma France?

LA BELLE IMAGE

Un sombre ciel d'hiver court sur la plaine immense
Où la grande Guerre tonnait.
Mais maintenant l'herbe renaît,
Maintenant tout se tait, et l'Histoire commence.

Sous l'humble croix de bois les tués crient encor.
On ramasse un casque, une épée.
On devine le bruit furieux de la mort.
Et, sur la plaine en paix, se lève l'épopée.

Ces armes, ces débris que l'on trouve à ses pieds
Ressemblent à d'autres images.
On croit que l'on relit les pages
Qu'apprennent lentement les petits écoliers.

Ces casques sont encor ceux des héros d'Homère.
On revoit, sur ce mamelon,
Louis quatorze, Napoléon,
Tous ceux qui restent grands pour avoir fait la guerre.

La Victoire brandit, sous le même soleil,
Le même bras armé qui tonne.
Toujours un semblable appareil.
Comme, à travers le temps, l'Histoire est monotone!

Lauriers d'or, lauriers d'or, ô signes émouvants,
Le revoici, le jour de gloire!
Mais elle est en deuil, la Victoire,
Car la postérité n'appartient qu'aux vivants.

Moi, j'ai compris ici l'effroyable martyre
De ces soldats qui, dans des trous,
N'attendaient que la mort, ou pire,
Parmi le froid, la boue, et les rats et les poux.

Alors une pitié qui sanglote et qui plie
A fait pleurer mes yeux baissés
Devant ces restes de folie;
Et le sol m'a crié lui-même : « C'est assez. »

— Puisqu'il faudra toujours que quelque belle image
Enchante le peuple assemblé,
Voici le semeur, doux visage,
Qui jette devant lui, pacifique, le blé.

AUX AUTRES

Nous, tes contemporains, lugubre Grande Guerre,
Nous qui sommes restés debout
Pendant que ta géante et démente colère
Renversait tout,

Nous, témoins épargnés qui nous voilons la face
Devant les restes de l'horreur,
Avant que l'ample oubli (qu'on nomme temps) n'efface
Cette douleur,

Nous voudrions crier vers la foule future,
Vers ceux que nous ne verrons pas,
Afin qu'ils sachent bien la peine forte et dure
De nos soldats.

Les morts tués d'hier et les vivants à naître
M'entourent invisiblement;
Et moi, de chair et d'os entre ces deux *peut-être,*
Terriblement,

Moi, les pieds dans le sang, la tête dans l'aurore,
Moi qui vois renaître à l'espoir
Un temps qui fut en proie au drame le plus noir
Et fume encore,

Moi qui suivis de loin les efforts surhumains
D'une armée immense et grondante
Forgeant, dans un enfer insoupçonné de Dante,
Les lendemains,

Moi je demande à Dieu, que sais-je?... à mon génie
D'inspirer ma tristesse assez
Pour que ces temps présents qui seront nos passés,
Cette agonie,

Pour que ce que j'ai vu panteler sous mes yeux
Qui terrifie et qui dégoûte,
Martyre d'innocents qui saigne, monstrueux,
Goutte par goutte,

Pour que la guerre, horreur! la guerre, cet effroi
Dont mon cœur encor se soulève,
Cesse d'être pour vous, ô descendants, un rêve
Auquel on croit.

Vous aurez, quand la terre enfin sera séchée,
— Que ne l'aimions-nous à genoux! —
La paix, cette douceur qui nous fut arrachée
Un jour, à nous.

Vous aurez nos jardins, nos villes, notre joie
Libre et féconde sous le ciel,
Vous aurez ce qui fut notre charmante proie,
Notre beau miel.

Vous aurez tout cela que notre temps vous forge
Dans le sang et dans la sueur.
Craignez, ô descendants, que la guerre n'égorge
Votre bonheur!

Craignez que vos enfants ne soient ces jeunes hommes
Que tragiquement nous pleurons,
Et ces femmes, hélas! que maintenant nous sommes
Et resterons...

GAIE

Gaie?... Et comment pourrais-je l'être
Quand la terre palpite encor,
Champ de mort
Où des spectres devraient, par milliers, apparaître?

Après l'hiver vient le printemps.
Je sais bien, la jeunesse danse.
Mais je pense
Aux garçons enfouis qui n'avaient que vingt ans.

Gaie?... Il y a l'irréparable.
Et les pas sanglants que je vois
Sur le sable
Ne pourront s'effacer avant longtemps, je crois.

POSTÉRITÉ

De mes trois tanagras au long corps en fuseau
J'élis, reine des demoiselles,
La petite victoire aux deux si grandes ailes
Qui sous son globe est un oiseau.

Quel haut fait de jadis, quelle rouge bataille
Détermina l'artiste grec,
Dans le limon mouillé qui deviendra si sec,
A sculpter sa petite taille?

Je pense au bibelot ressurgi sous les coups,
Terre cuite couleur de rouille,
Qui dans deux, trois mille ans, sur le bord de la fouille,
Contera notre guerre à nous.

Un petit soldat bleu, peut-être, avec son casque,
Héroïque et menu profil?
Ceux qui le trouveront, devant ce frêle masque
Diront : « Que représente-t-il? »

VI

SPECTRES

L'ABSENTE

Vîtes-vous courir une flamme,
Peureux humains?
Avez-vous rencontré mon âme
Par les chemins?

Oui, parfois, elle vagabonde
Loin de mon corps,
Et, comme les esprits des morts,
Fuit hors du monde.

C'est quand mon regard est absent
Qu'elle me quitte.
Et, montée, elle redescend
Plus ou moins vite.

Je n'y puis rien, je n'y puis rien.
C'est un mystère.
Sans doute, loin de cette terre,
Est-elle bien.

On dit ma maison visitée
Certaines nuits.
Certes, ma maison est hantée
Lorsque j'y suis.

LUEURS

L'épouvante et l'étonnement
De sentir cette forme humaine
Qui me limite et qui me mène,
Font parfois mon regard dément.

Aussitôt que je serai seule
Commencera le cauchemar :
Vouloir soulever cette meule
Pour fuir, m'en aller autre part.

Je sens aux parois de mes tempes
Des milliards d'astres tourner.
Dans mon esprit emprisonné
Filtre un frôlement de ces lampes.

La chambre est pleine d'univers.
Le système solaire accable
Mon humanité misérable
Qui hurle à la mort au travers.

Certains soirs je vais tout comprendre,
Je vais enfin devenir Dieu!
Tison qui couve sous la cendre,
Mon esprit va créer le feu.

Est-ce mourir que je souhaite?
Je n'en peux plus, je n'en peux plus
De ne hanter qu'une planète
Dont tous les chapitres sont lus.

Venez me sauver, art, musique,
Travail, étude, passe-temps,
Que j'oublie, ô soirs sanglotants,
La pauvre horreur d'être physique!

A MES QUATRE

L'Archange va devant. (Je ne dis pas de nom.)
L'Archange, premier de mes doubles.
A ma droite va le second,
Le troisième à ma gauche. Et, baissant ses yeux troubles,
Quatrième et dernier me suit le plus petit.
Et lorsqu'ils sont là tous les quatre,
Alors et seulement je sens mon cœur bien battre.

Trop souvent l'un d'eux est parti,
Trop souvent je m'en vais par la vie, inquiète,
Triste, incomplète,
Avec le vide en moi laissé par cet absent.

Mais, âme de mon âme,
Sang de mon sang,
O toi qui me créas plus qu'homme et plus que femme,
Sois devant moi,
Amour, grandeur, beauté, surnaturel émoi,
Sois devant moi
Toujours, toujours, ô toi qui dans l'ombre étincelles,
Sois devant moi,
Que je suive à jamais la traîne de tes ailes!

QUE M'IMPORTE

Que m'importe parfois mon sort,
Les triomphes et les désastres?
Pantelante au milieu des astres,
J'attends en frissonnant la mort.

Je ne suis plus de cette terre,
Je suis d'un monde de soleils.
Parmi leurs éclats sans pareils,
Mon âme n'est plus solitaire.

Quelle certitude me vient
D'une éternelle et vaste joie?
Moins qu'atome, je suis la proie
Du Tout, qui peut-être n'est rien.

Je meurs! Je meurs! Chaque seconde
Éloigne l'enfer que voici.
Où vais-je? Dans quel autre monde
Où l'on me dira : « C'est ici? »

BIEN-ETRE

Allumez un beau feu de bois,
Que je m'en délecte en silence
En écoutant parler mes voix
Dans une solitude immense.

Certes, ma seule place est là
Près du feu, le front dans ma paume,
Avant d'être le vrai fantôme
Que je voudrais être déjà.

A moi donc, longue et douce hypnose,
Oubli des terrestres hideux,
Puisqu'il faut vivre au milieu d'eux
En attendant d'être *autre chose*.

PROMENADES

Les bois sont, sous cette pluie,
Désespérés, solennels.
Le printemps trempé s'ennuie.
Les merles sont sans appels.

Seul un corbeau qui croasse
Jette parfois une voix
Quand, parmi ces tristes bois,
A cheval, au pas, je passe.

Je cherche mes paradis
Parmi le complet silence.
Non. Les arbres sont grandis.
Rien, plus rien n'a souvenance.

Certes, tout le monde est mort,
Je suis seule sur la terre!
Quel pauvre enfant solitaire
En moi se rappelle encor?

Poète mélancolique,
Romanesque cavalier
Foulant, sous la pluie oblique,
Ces lieux qui l'ont oublié,

Sur mon passage, les branches
Versent, on dirait, des pleurs.
Frêles anémones blanches,
Le sous-bois s'est mis en fleurs.

N'est-il pas plein de fantômes
Ce ruissellement de mai?
« Réponds, paysage aimé!
Vers toi je tends mes deux paumes.

Où sont-ils, mes absents, dis?
Ne vont-ils pas m'apparaître?
C'est à ce tournant, peut-être,
Que m'attend le temps jadis? »

Mais les bois, dans l'épouvante,
M'ont répondu : « Spectre froid,
Va-t'en, cavalier qui hante,
Car, le revenant, — c'est toi! »

FILIALEMENT

J'errais au soir tombant dans la région pâle
Au bord sombrement violet
De la vase couleur d'opale
Où l'on entend au loin appeler le sifflet
Triste et doux d'oiseaux invisibles.
Ici, la mer qu'on ne voit pas,
Perdue à l'horizon dans des gris indicibles,
Semble devoir toujours, toujours rester là-bas
Où la mit la basse marée.
Et la couleur du ciel, dans la vase mirée,
Etend un firmament de nacre sous les pas.
Le nuage est pareil à l'onde,
La terre devient vase et le fleuve océan,
Et tout semble sortir lentement du néant,
Comme au commencement du monde.
Fleuve et mer! Estuaire imprécis et salé!
C'est là qu'est mon pays fécond et désolé,
Là que j'attends le flot lorsqu'il s'en est allé,
Sachant qu'il reviendra sur sa déserte grève.
C'est là que mon obsédant rêve

Guette, guette à jamais la sirène du Nord
Qui chanta tout un jour, autrefois, dans le port.
Et le ciel, l'eau, le sol, la vase aux pâles flammes
Sont, pour mes yeux remplis par un songe éternel,
Le vivant monstre maternel
D'où mon être naquit avec toutes ses âmes.

LA MESSAGÈRE

Mon âme, dis? Ne t'est-il pas possible
Dès maintenant, avant même la mort,
D'être, dehors, esprit sans corps, qui sort
Et qui hante dans l'invisible?

Tout doucement et comme chaque soir
S'est étendu le corps las du grand fauve
Dans la profonde et ténébreuse alcôve
Où je dors dans un néant noir.

— Tout doucement, ai-je dit à mon âme,
Quitte mon corps et t'en vas par la nuit.
Ne sache pas si la lune reluit
Ou bien si la tempête clame,

Car tu seras loin du sang et des os
Qui, faiblement, ont peur, étant fragiles,
Et raseras, de deux ailes agiles,
Les prés, les champs, les bois, les eaux.

Tu glisseras sans crainte, quoique seule,
Par les chemins que je connais si bien.
Tu t'en iras jusqu'à ma morte aïeule
Enterrée, et qui n'est plus rien.

Sans bruit, sans bruit, comme vont les colombes,
Tu passeras le portail vermoulu
Du cimetière aux quatre seules tombes,
Et diras en entrant : « Salut! »

Tu descendras vers ma morte couchée,
La dame étrange et vieille d'autrefois.
Tu lui diras avec des mots sans voix
Ce pourquoi je t'ai dépêchée.

« Quelqu'un, ô morte, a compris maintenant,
Et te le dit jusqu'au fond de la terre,
Ton cœur amer, ton grand délaissement
Et tout ton orageux mystère.

« Quelqu'un des tiens te demande pardon,
Quelqu'un des tiens, ton nom et ta famille,
Quelqu'un d'étrange, une petite-fille
Qui reçut ton esprit en don.

« C'est ta folie, ô morte, qui l'inspire!
Son chant est fait de ta voix de jadis.
Elle ne fit que d'accorder la lyre
Que, sans cordes, tu lui tendis.

« Réveille-toi! J'apporte la nouvelle.
Réveille-toi! Je frappe à ton cercueil.
Réveille-toi! Ta mort a fait un deuil.
Réveille-toi, nuit éternelle!

« Réveille-toi! J'ai passé par tes fleurs.
Réveille-toi de la part d'une dame.
Réveille-toi! Je t'apporte ses pleurs.
Réveille-toi! Je suis son âme! »

Ainsi dit-elle, et vers moi s'en revint,
Et je me vis dans mon alcôve close,
Corps un moment sans âme, qui, d'instinct,
Avait pris la funèbre pose,

Les pieds rejoints, anguleux sous le drap,
Les doigts croisés, rituelle attitude
Qu'un jour aussi quelqu'un me donnera
Pour la suprême solitude.

LE CERCUEIL VIVANT

Elle-même l'avait choisie,
(O fantaisie!)
Cette bière d'un travail fin
Que l'on vient de fermer enfin.

Elle n'était pas étrangère.
Vide et légère,
Parmi d'autres meubles pesants
Elle attendait depuis des ans.

La funèbre plaisanterie,
Sans qu'on en rie
— Car qui donc y pensait encor? —
Tout à coup redevient la mort.

Un matin voici que l'on visse
Le bois qui crisse,
Long bruit qui fait grincer des dents,
— Et que le cadavre est dedans.

Jadis, l'artiste bien vivante
Et qui se vante
De n'avoir jamais peur de rien,
S'y allonge et s'y trouve bien.

Que fut alors sa rêverie?
Toute fleurie
Elle faisait la morte, mais
Son instinct lui disait : « Jamais! »

Puis, dans la bière parfumée
Fut inhumée,
Afin d'être relue un jour,
La correspondance d'amour.

Or, à présent que dans l'étroite
Et longue boîte
La défunte au masque sculpté
Repose pour l'éternité,

Quatre planches de bois de rose,
Dans l'ombre close
Où sa robe est comme un grand lys,
Se souviennent du temps jadis.

« Te rappelles-tu, disent-elles,
Comme étaient belles
Tes formes pleines de secrets?...
Le doux bruit quand tu respirais!

« Nous et toi répétions nos rôles.
Oui, tes épaules
Nous en connaissons le contour,
Et tout ton frêle corps d'amour.

« Plus tard, oh! ces lettres! Ces lettres
D'enfants, de maîtres!
Nous t'en redirons la teneur,
Nous les savons toutes par cœur!

« Écoute-les parler : *Quand même!*
Et puis : « Je t'aime! »
Écoute, écoute te bercer
La voix du fabuleux passé.

« Ton heure a sonné. Mais qu'importe
Que tu sois morte?
Plus familière qu'un toit
Ta bière demeure avec toi.

« Le tombeau lourd comme une meule
Te laisse seule;
Mais, pour charmer ton au-delà,
Moi, ton vieux cercueil, je suis là!

« La grande foule va se taire.
Dans le mystère
Nous, nous parlerons nuit et jour
De beauté, de gloire et d'amour! »

Et c'est ainsi, lorsque tout cesse,
Que, dans la caisse
Terrible où sa dépouille dort,
Sarah Bernhardt, malgré la mort,

Est couchée avec sa jeunesse.

DEUX BARQUES

Deux barques, suprêmes carcasses
Dont le squelette est presque humain
Ont échoué dans les eaux basses
Qu'on voit le long de ce chemin.

Ce chemin qu'une herbe tapisse,
Qu'envahit la vase du port,
Ce chemin-là mène à l'hospice,
Sombre antichambre de la mort.

A cette place, oh! ces deux barques,
Oh! ces deux barques, noirs profils,
A trois pas de l'antre où les Parques
Coupent distraitement des fils!

Ces deux barques, force finie,
Déchet dont ne veut plus la mer,
A trois pas de l'autre agonie,
De l'autre déchet plus amer!

Tout près de ces hommes et femmes
Qui sanglotent leurs derniers jours,
Ces deux barques, comme des âmes,
Appellent en vain au secours.

Or, pleine d'audace et de grâce
En face de ces débris morts,
La vie au loin passe et repasse
Blanche, et toutes voiles dehors.

— Regardez, vieux veufs, vieilles veuves,
Carcasses, rebuts écrasés :
Avec leurs avants aiguisés,
Elles passent, les barques neuves!

LA PETITE TOMBE

La vieille, souvenir d'enfance,
Que je voyais parfois l'été,
Et dont le sourire édenté
Me redonnait mon innocence,

En allant aujourd'hui la voir,
Je n'ai plus trouvé que sa tombe.
Il ne faisait pas encor noir.
C'était à l'heure où le jour tombe.

Avec son clocher exigu,
L'église est une pauvre crèche.
C'est là que la vieille a vécu.
Sa terre était encore fraîche.

Née et morte dans ce recoin,
Elle n'eut jamais d'autre place.
Elle y vivait parmi sa race.
Le reste du monde était loin.

Immense et verte, la nature
Entourait son humble travail.
Voici son ancien bercail,
A deux pas de sa sépulture.

Elle savait qu'elle irait là
Quand ce serait fini de vivre.
Oh! simple tombe que voilà!
Le couchant est couleur de cuivre.

L'herbe s'enchevêtre partout
Dans ce lieu de paix éternelle.
Une croix est encor debout,
Une autre s'effrite et chancelle...

Et, résumant tout le destin
De la modeste bonne femme,
Dans le calme jour qui s'éteint
J'ai salué tout bas son âme.

SEPULTURES

Après mes jours, qui furent beaux
De tant de tourments et de troubles,
Il me faut, pour finir, trois ou quatre tombeaux
Où se reposeront mes doubles.

Il est un petit coin caché
Que ne découvrirait personne,
Où ma grand'mère étrange a, pour jamais, couché
Son âme de vieille lionne.

Voici le haut tombeau puissant
Où ma mère dort en famille,
Dans ce Paris grouillant dont elle fut la fille,
Et qu'elle eut toujours dans le sang.

Je sais des sables en Égypte
Où je me reposerais bien.
Car l'un de mes esprits veut, pour n'être plus rien,
Le grand sarcophage et la crypte.

Je demande aussi mes tilleuls,
Leur ombre épaisse sur ma pierre.
Là, loin des humains morts, j'aurais pour cimetière
L'avenue où mes pas vont seuls.

Et puis voilà toutes mes âmes
Réclamant l'océan profond.
O mer! Par une nuit, trois cents mètres de fond,
Mon cercueil coulant sous les lames!

Qui me choisira mon repos?
Qui prendra soin de ma dépouille?
Mon corps et mes esprits, quelle future fouille
Les trouvera, sombres dépôts!

Mais, avant cette pioche ultime,
Où que vous placiez mon sommeil,
J'en sortirai la nuit ou par le grand soleil,
Pour hanter l'univers sublime.

Qu'alors ma voix dise à jamais,
Grand souffle dans le vent qui passe :
« Me voici maintenant dans la mort que j'aimais,
Je suis donc enfin à ma place! »

VII

L'ANGOISSE

LAUDES

Si je croyais en vous, si je croyais en vous,
Je serais sans cesse à genoux.

Je n'aurais pas assez de ma plus grande lyre
Pour tout ce qu'il faudrait vous dire.

Je vous dirais : Merci pour le vent, pour la mer,
Pour le ciel ténébreux ou clair.

Merci pour les prés verts rebrodés de corolles,
Le soleil, les averses molles.

Merci pour les parfums, merci pour les couleurs,
Pour les oiseaux et pour les fleurs.

Merci pour les saisons dont chacune m'étonne,
Et merci surtout pour l'automne.

Merci pour la beauté regardée en tous lieux,
Et de m'avoir donné des yeux.

Merci, mon Dieu, merci de m'avoir ainsi faite
Que je sois sur terre un poète.

Merci pour mon amour passionné de l'art,
Merci pour ma vie à l'écart.

Pour ces deux mains qui font chanter dans la musique
Ce qui me reste de physique,

Pour cette hypnose unie à la lucidité,
Pour cet amour de la bonté,

Pour ce détachement qui s'affirme sans cesse
Devant la fin de la jeunesse,

Pour la mysticité d'un cœur étrange et fort
Que toujours a charmé la mort,

Pour tout cela merci, pour tout cela louange
Sur l'invisible luth de l'ange,

Et pardon, et pardon jusqu'au fond de mon cœur,
Mon Dieu, d'aimer tant la douleur!

JE NE SAIS PAS...

Je ne sais pas ce qu'il y a
Dans ce monde-ci ni dans l'autre.
Je n'ai plus soif de Dieu, d'apôtres,
Ni de tous leurs *et cætera.*

Je respire sans rien comprendre,
Sans rien croire et sans rien nier,
Ne pouvant m'empêcher d'attendre
Un vague jugement dernier.

Bien vivre cependant?... J'essaie.
Chacun peut beaucoup pour autrui.
Bonne hier, meilleure aujourd'hui...
— Pourtant je ne suis pas bien gaie.

L'ADIEU

Je sais que j'ai vécu des milliers d'années
Mais que mon temps sur terre est à jamais fini.
Les choses d'ici-bas d'avance abandonnées,
Je suis déjà dans l'infini.

Depuis mes premiers jours je fais semblant de vivre,
Sachant que je m'en vais autre part, autre part.
Un invisible vol, en moi, furieux, ivre,
Se gonfle pour le grand départ.

Ma forme, mon visage et l'œuvre que j'ai faite,
La beauté, le lyrisme, ah! Qu'est-ce que cela?
Pour ce dernier séjour ici, j'étais poète.
C'était déjà n'être plus là.

Finis l'anxiété, le malaise, la peine.
La mort, la vraie enfin, m'ouvre son océan.
Mon temps qui, cette fois, se termine, m'emmène
Vers la Vie ou vers le Néant.

TRAVAIL

Je suis le sombre Robinson
De mon travail, île déserte.
L'esprit sans cesse en découverte,
Je suis seule avec mon frisson.

La foule, cette mer lointaine,
M'entoure à l'horizon distant.
Mais nul ne cueille en son instant
L'œuvre proche comme l'haleine.

Nulle ferveur n'attend mes vers
Au moment qu'ils viennent de naître.
Et je me sens, de tout mon être,
A l'abandon dans l'univers.

Mes amis sont distraits, sans doute...
O pudeur des chants et des cris!
J'avance à tâtons sur la route,
Sans nouvelles de mes écrits.

L'encens câlin de quelque proche
N'est pas dans mon destin à moi.
Je ne fais déferler l'émoi
Qu'au large, vagues sur la roche.

Dans cette nuit, cette froideur,
Nulle ombre ne m'aura suivie,
Tout inquiète de mon cœur.
— Voilà : j'aurai gagné ma vie.

O mon grand labeur monnayé,
Triste récompense pratique
De plus d'une nuit pathétique
Où mon esprit a flamboyé !

Mes intimes ni ma famille
Ne m'ont fait don de leur souci.
Et pourtant ma lumière brille...
Amen, donc ! Cependant voici,

Pleins de rêverie et d'étude,
De musique et de passion,
Mes yeux où la déception
Est devenue une habitude.

LASSITUDE

O rêves de mes jours, ô travail de mes nuits,
Occulte pouvoir qui me mène,
Quelquefois, je sens que je suis
Une étonnante force humaine.

Ainsi qu'un austère devoir
Je pousse plus avant mon intime science.
Seule avec mon travail, je suis la conscience
D'autrui, qui ne sait pas sentir, entendre et voir.

Mais je fléchis parfois sous le poids de cette âme,
Mes mains repoussent l'inconnu,
Et je voudrais alors n'être rien qu'une femme
Qui vit sa vie, et meurt quand le temps est venu.

QU'AI-JE BESOIN...

Qu'ai-je besoin de lire un livre
Sous cette lampe aux reflets verts?
Immobile, je me sens vivre.
Je suis seule avec l'univers.

Puisqu'on dit de Dieu qu'il existe,
Pourquoi, moi, ne suis-je pas lui
Et lui pas moi? Comme c'est triste
D'être humain au fond de la nuit!

Oh! vas-tu donc toujours te taire,
Sphinx que j'interroge? (Et j'ai tort.)
Si les chiens hurlent à la mort,
Moi, sans fin, je hurle au mystère.

UN RÊVE

J'ai rêvé. Je dormais au fond de mon alcôve,
Noir sépulcre de chaque nuit.
Je dormais. O sommeil étrange! Temps qui fuit
Dans un néant hanté qui nous berce et nous sauve!

Je dormais. J'ai rêvé d'un être qui disait :
« Salut! C'est moi! Simple et complexe,
Je suis enfin cette âme incarnée et sans sexe
Que la réalité toujours te refusait.

« C'est moi! Je te dirai ces deux mots : « Mon poète! »
Que nul n'a prononcés pour toi.
Tu ne seras plus seule et sombre sous ton toit,
Car mon épaule ailée est faite pour ta tête.

« Je t'aimerai pour toi, non pour moi. Je serai
Le fervent de toutes tes heures,
Je rirai quand tu ris, pleurerai quand tu pleures,
J'épèlerai sans fin ton grand songe égaré.

« Rien ne sera perdu de toutes tes merveilles,
Tu pourras enfin dire : *nous*.
Pas d'âmes à mes yeux qui te seront pareilles,
Ton enfance éternelle aura mes bons genoux.

« Il y a trop longtemps, connue et méconnue,
Qu'on te confond avec autrui.
Salut! C'est moi! C'est moi!... Ma tardive venue
Vient enfin consoler ta détresse, aujourd'hui! »

— « O toi!... Toi!... » Je pleurais tout bas, émerveillée.
« Est-ce vraiment toi que je vois?
Donne ta main!... » Soudain je me suis éveillée,
Dans l'ombre de mon lit serrant mes propres doigts.

NON CREDO

C'est à toi, noire mort des matérialistes
Que vont mes souhaits de ce soir.
C'est toi que je voudrais pour fermer mes yeux tristes,
Faire cesser mon désespoir.

Si je savais qu'au creux de la fosse profonde
Il n'est plus rien que du néant,
Si la lourde descente au fond du trou béant
Etait pour moi la fin du monde,

Peut-être cette foi qui vaut l'autre, après tout,
Me redonnerait-elle envie
De copier autrui, de vivre cette vie
Telle qu'elle est, et jusqu'au bout.

Mais ceci ni cela pour moi ne sont croyance.
Je ne sais pas ce qu'on me veut.
Etre une athée! Ou bien avoir l'outrecuidance,
Comme d'autres, de croire en Dieu!

On n'aura jamais su, personne ni moi-même,
Pourquoi ce courage que j'ai,
Pourquoi je vis, pourquoi ma bataille suprême,
Ayant ce cœur découragé.

LA PEUR

Le néant, je voudrais y croire
Pour simplifier mon tourment,
L'attendre comme une nuit noire
Où dormir éternellement.

Cependant, si la certitude
Qu'il est la finale et le but
N'ouvrait plus aucune altitude
Au delà de tout ce qui fut,

Si l'on m'affirmait : « Nul mystère
Ne t'attend lorsque tu mourras,
Quand on aura croisé tes bras
Il n'y aura que de la terre »,

Alors espoir, courage, effort,
Tout m'abandonnerait ensemble
Car je serais celle qui tremble
A ces mots : « Condamnée à mort ! »

UN DIMANCHE

Je suis maintenant hors la vie.
Les humains ne m'amusent plus.
Tant d'ivresse fut donc suivie
Par ce destin de vieux reclus?

Ceux qui me voient pimpante et bonne
Se douteraient-ils de cela?
Dans un couvent je serais nonne
Si je croyais à l'au-delà.

Sur cette terre je m'ennuie
Et me distrais comme je peux.
Art, musique, écriture... et mieux :
Arbres, vent, mer, soleil et pluie.

L'âge mûr tout doucement vient,
Austère lendemain de fête.
Il me reste d'être un poète,
Sans quoi je ne serais plus rien.

MON DIEU...

Mon Dieu qui fûtes ce Jésus
Pendant trente-trois ans sur terre,
Pour âme ayant le grand mystère
Auquel tant de nous ne croient plus,

Alors que vous étiez un homme
Dans ces temps-là qui sont passés,
Vous ne disiez pas comme Rome
*Je **crois**,* mais vous disiez *je sais.*

Etre sûr de soi, c'est facile,
Mais sûr d'un Dieu, même qu'on voit?
Est-ce qu'aux jours de l'Evangile
Thomas n'a pas cru qu'en son doigt?

Pour nous, devant cet Invisible
Que vous êtes redevenu,
Nous n'avons plus que le ciel nu
Où vous n'êtes pas ostensible.

Nous voulons, passionnément,
Entrer aussi dans vos royaumes.
Mais, — ô désespoir, ô tourment! —
Nous ne croyons pas aux fantômes.

PRIÈRE

Instinct vague, ô mon Dieu dont je ne suis pas sûre,
Que je ne connais pas et qui me connaissez,
Malgré tous ces présents, avenirs et passés,
Je ne suis après tout qu'une humble créature.

Je vous prie aujourd'hui, vous supplie, ô mon Dieu,
Avec cette âme-là que vous m'avez donnée,
De faire que je sois enfin *abandonnée*
Et que l'angoisse en moi s'apaise, s'il se peut.

Je le sais, je le sens : ne penser qu'à soi-même,
S'aimer et se haïr tour à tour n'est pas bien.
Je sais que, qui qu'on soit en ce monde, on n'est rien,
Puisque vit quelque part votre face suprême.

Mais parmi l'univers féroce on n'a que soi,
Pauvre chose qui va, mortelle et limitée,
Et quand on ne sait pas si l'on n'est pas athée,
Il est bien malaisé de toujours marcher droit.

J'ai fait ce que j'ai pu, je crois, pour être bonne,
Pour aider, consoler, comprendre, cependant.
Et s'il s'est refroidi, ce pauvre cœur ardent,
J'aime autrui, puisqu'hélas! je n'aime plus personne.

J'ai tâché d'animer la lyre que voilà,
Essayé d'être droite et propre et secourable.
Si pour finir, mon Dieu, l'au-delà n'est que fable,
Tant pis! J'aime encor mieux avoir été cela.

Voyez! Longtemps encor, fatiguée, asservie,
Il me faut bravement continuer l'effort.
Donnez-moi le bonheur, avant la grande mort,
Comme d'autres, mon Dieu, d'admettre aussi la vie.

VIII

BONHEURS

MÉDITATION

L'automne, passionnément,
S'arrache toute au vent qui passe.
Mes deux paumes portent ma face,
Et je songe au renoncement.

Ma vie, aujourd'hui, se résume
A peu de chose, en vérité.
C'est si lâche de s'attrister :
Je ne veux plus de l'amertume.

Etre la femme que voilà,
Debout encore dans sa force,
Avoir grand souffle et bonne écorce,
Ce n'est pas si mal que cela.

Elles sont éteintes, mes flammes;
Oui, certes, les jours sont plus courts.
Mais ne puis-je, pour bien des âmes,
Etre encor lumière et secours?

L'existence n'est pas un leurre
Quand on peut beaucoup pour autrui.
Mon ambition d'aujourd'hui :
Etre plus sereine, et meilleure.

D'un cœur plus pur, plus dégagé,
Essayer de sourire aux choses.
Moins d'épines et plus de roses.
Je veux aimer mieux ce que j'ai.

Les mauvais songes sont indignes!
Il faut, — et si je veux je puis —
Que, les courageux dont je suis,
On les reconnaisse à leurs signes.

O TEMPS!...

O temps! Je redeviens poétique et sans sexe
Comme aux jours merveilleux du premier souvenir,
Quand j'ignorais encor que l'on m'allait bannir
Dans un monde bas et complexe.

Comment séraphin-né, fille de séraphins,
Suis-je donc devenue une femme! une femme
Avec tous ces tourments, tous ces drames dans l'âme,
Ces commencements et ces fins?

Je n'aurai nul regret de cette âpre jeunesse
Qui cherchait, qui cherchait et qui ne trouvait pas.
J'abandonne, empressée, avec un geste las,
Ma jeunesse, ce droit d'aînesse.

Mes passions battaient, lames sur le récif,
Et je ne savais plus les candeurs et les charmes.
Mais je gardais du moins ce cœur inoffensif
Parmi les bonheurs et les larmes,

Ce cœur inoffensif qui n'est point de ce temps
De lutte sans merci, d'impudeur et de ruse,
Ce cœur inoffensif que repaît et qu'amuse
Son rêve aux récits palpitants.

Vivre seule en rêvant et rêvant... Je retrouve
L'hypnose de l'enfance étonnée aux grands yeux.
Je ne suis plus, parmi les loups, la jeune louve
Amoureuse, hurlant comme eux.

Le monde redevient mystérieux et chaste.
Art à l'intérieur et nature au dehors.
Je vis! Je vis heureuse et seule de ma caste,
Avec ma famille de morts.

O mon front éclaté de travail et d'étude,
Que de jeunesse encor et de charme pour nous!
O bonheur d'être entrée encor jeune au très doux
Carmel de cette solitude!

CONFESSION

Une purification
Par l'expérience totale,
C'est le mot de ma face pâle.
Je suis morte à la passion.

Plus chaste que même l'enfance
D'avoir connu tous les secrets,
Je n'attends plus aucun « après ».
Mon avenir : indifférence.

L'automne vient. Mais mes quinze ans
N'avaient pas cet esprit candide
Qui mène mes rêves grisants,
Maintenant que mon cœur est vide.

Je puis, exorcisée enfin,
Bondir en pleine poésie.
Ma solitaire frénésie
Est sans retours, dégoûts ni fin.

Ah! quelle est belle, la lumière,
Depuis que nul masque amoureux
Ne met son ombre funéraire
Entre le soleil et mes yeux!

Je suis sans esclave et sans maître,
— O solitude, ô liberté! —
Et, pour mieux goûter ce bien-être,
Gardant un reste de beauté,

Plus semblable à votre innocence,
Pommiers fleuris du printemps frais,
Qu'au jour où mon adolescence
Aimait tout ce que j'ignorais.

LE BONHEUR

J'aime l'humain. Non point ce mannequin doré
Qui va, persuadé, crispé dans sa grimace.
Mais un simple regard dans la plus humble face,
Un pauvre vrai regard peut me faire pleurer.

Modestes gens! O vie innocente et sans livres!
Celui qui ne sait rien crée au moins ce qu'il dit.
Pour les autres, qui vont, ressassant leur esprit,
Je hais ce nœud sifflant de serpents et de guivres.

Vous, cultivés, supérieurs, que tristement
Aveugle dans la nuit votre maigre lumière,
Vous ne saurez jamais être tout bonnement
Des atomes perdus dans le cycle solaire.

L'intelligence?... Oui. Rien ne passe au travers.
La bête gratte au fond de la petite boîte.
Claquemurés au creux de l'éprouvette étroite,
Vous dilaterez-vous pour remplir l'univers?

Honneurs, ambitions et toute l'antienne
Quand il y a la nuit et les couleurs du jour!
O solitude végétale, aérienne!
Autour de ce qui vit, flotter avec amour!

Respirer, et c'est tout, respirer, invisible,
Bien loin de la féroce et triste vanité,
Aimer bêtes et gens dans leur simplicité,
Vraiment, n'est-ce pas là le seul bonheur possible ?

MON CHIEN

Mon berger jaune et noir, tranché comme un drapeau,
Environne ma bicyclette,
Et sa vigilance inquiète
Garde un invisible troupeau.

Je vais. Il court devant et s'en revient bien vite,
Car je suis pour lui ses moutons.
Et, chaque fois que nous sortons,
Son humeur joyeuse m'invite.

« Viens! Viens!... La vie est bonne et tentant le chemin.
Mon cœur bat! Comme je m'amuse!
Je t'aime! Fidèle et sans ruse,
Toute ma vie est dans ta main! »

Il repart au galop jusqu'au bout de sa zone;
Et moi je me sens le cœur gai,
Malgré mon rêve fatigué,
Rien qu'à voir son derrière jaune.

KIKI

Mon chat si beau qui me méprise,
Ne m'accordant que de le voir,
Porte des fleurs de velours noir
Parmi sa douce couleur grise.

Les dessins persans du tapis
Sont moins compliqués que ses taches
Quand il s'étend, les pattes lâches,
Avec des regards assoupis.

O merveille de son pelage
Conçu par un pinceau chinois!
O féroce et câlin minois
Rayé d'un si fin tatouage!

Frère nain des tigres royaux,
Beauté familière et féline,
Voici ses prunelles, joyaux,
Son nez, cachet de cornaline.

Petit sphinx qui rêve au néant,
Je le contemple et je l'envie
Quand ses yeux couleur d'océan
Regardent plus loin que la vie,

Car je sais qu'à ces instants-là
Ce chat, fantastique chimère,
Ne songe pas à l'au-delà,
Mais, égoïstement, digère.

LE BEAU SOUHAIT

Qu'on me donne un cheval rapide
Assez difficile à monter
Pour que mes yeux quittent le vide
Et mon rêve l'éternité.

Toute la force de mes jambes
Voudrait le furieux galop
Qui scande comme des ïambes
La plaine, le vent, le ciel, l'eau.

J'aurais, multipliant ma vie,
Deux élans, deux souffles, deux cœurs,
Et quatre sabots marteleurs
Pour bondir selon mon envie.

Je me souviens que je riais,
La tempête dans le visage,
Et que la crinière en biais
Fuyait dans le sens de l'orage.

Je me souviens de matins doux
Où je pénétrais d'un pas calme,
Lorsque l'été perdait sa palme
Et que les sentiers étaient roux.

Je me souviens du trot allègre
Que je prenais à travers bois,
Et du petit coup de vent aigre
Qui nous décoiffait à la fois.

Nous allions. La bête vivante
A mes songes obéissait.
Et, dans la brise qui l'évente,
Cette apparition passait,

Le cheval devenant moi-même,
Moi-même devenant cheval,
Centauresse à travers le val,
Fantôme du couchant suprême.

— Ah! qu'on me rende ces chemins
Où tant aimait mon âme amère
Chevaucher sans fin sa chimère
Avec des crins vrais dans les mains!

COUP D'ŒIL

Il sort de l'estuaire un grand nuage fou.
Le vent le pousse on ne sait où.
Il semble plus grand que la ville.

Son ombre gigantesque au loin dessine une île
Sur l'eau mourant dans les pâleurs
Parmi le couchant en couleurs.

Cette création soudaine de l'espace
Qui paraît un moment et passe
Enchante si bien mon esprit

Que tandis qu'à pas lents je vais, ma bouche rit
A cause de la belle image
Que font l'eau, l'ombre et le nuage.

POMMES

Dans les pommiers entrecroisés,
Tout usés,
Dont les rameaux font des corbeilles,
Toutes les pommes sont pareilles.

Branchages noirs, herbage vert,
Ciel couvert,
Dans cet éternel paysage
Chacune est un petit visage.

Bientôt, au fond du panier rond
Elles iront,
Quand le soleil qui danse et joue
Aura peint comme il faut leur joue,

Quand elles auront deux couleurs
Comme les fleurs
Si doucement roses et blanches
Qu'elles furent aux mêmes branches.

PROMENADE

Six modernes dans la forêt
Vont, sur leurs douze jambes roses,
S'asseoir en différentes poses.

Six Princes Charmants, on dirait,
Devisant sous les hêtres-fées,
Car, en robes d'un ton de fleur,
Cheveux courts, têtes bien coiffées,
Elles ont la tendre couleur
Qu'on voit dans les belles histoires.

Il tombe, au soleil, des nuits noires
Sous les troncs argentés et droits
Laissant la Seine, en bleu, paraître.

Et, quand le couchant, mis en croix,
Jette du sang sur chaque hêtre,
Les six Princes Charmants, peureux,
S'en vont en fraîche ribambelle,
Retournant, prudents, deux à deux,
Vers le klakson qui les appelle.

MODES

Je vais en bas couleur de jambes, fins souliers,
Robe droite à la taille excessivement basse
Et si courte qu'on voit mes mollets déliés.
Mes cheveux sont coupés sous mon chapeau cocasse.

Je suis la mode assez pour ne détonner point :
Fourreaux de satin noir, foulards de teintes crues,
Manteaux rudes de poils rayés; de près, de loin,
Mon passage élégant n'étonne pas les rues.

Le seul étonnement est en moi. Car je vois
Cette époque où je vis d'avance décédée.
Tout change. En souriant ils diront : « Autrefois! »
Ma toilette, à mes yeux, est déjà démodée.

On représentera sur des scènes cela,
Et vous soupirerez, jeunes femmes câlines,
Et songerez : « O charme exquis de ce temps-là! »
— Comme quand nous voyons danser des crinolines.

ART POETIQUE

Si le dieu visite ta tête,
Sois d'abord un bon ouvrier,
Le métier
Etant l'autre aile du poète.

Apprends de suite à respecter
Les lois, mathématique pure.
Sans mesure
La musique ne peut chanter.

Crains verbiages, antithèses,
Images mises bout à bout.
Avant tout
Sois sobre, et trouves-y tes aises.

Sois simple aussi comme bonjour.
(Ce n'est déjà pas si commode!)
Que ton mode
Ne laisse pas l'idée à court.

Relègue-nous l'adverbe en marge,
Et surtout fuis le lénitif
Adjectif
Et son abusive surcharge.

Invente ton rythme au besoin.
Les fièvres, langueurs et colères
Des artères
Ne se vont pas chercher si loin.

Fatras livresque, erreur insigne!
C'est sous un lin candide et droit
Que se voit,
Dans toute sa beauté, la ligne.

Enfin ne sois original
Que sans t'en douter; car la pose,
Fausse rose,
Est la raison de tout le mal.

MUSIQUE

O Musique, calcul, lent jeu de patience
Où le génie est en prison,
Lorsque nous t'écoutons, que tant d'âpre science
Nous fasse perdre la raison!

Faut-il que chaque accord, que le plus simple arpège
Représente un si dur labeur?
Faut-il que soit capté dans ce complexe piège
Le dieu qui prendra notre cœur?

Vous, les compositeurs, qui, dans de longues veilles
Avez, peinant, souffrant pour nous,
Préparé ce bonheur divin de nos oreilles,
Je vous remercie à genoux.

Vous nous avez donné plus que la poésie,
Car la musique qui guérit,
Dans ses débordements verse la frénésie
A la chair autant qu'à l'esprit.

Rien! Plus d'amour trahi, de haine ni de luttes.
L'univers est à notre goût.
Et nous croyons, trompés pendant quelques minutes,
A la perfection de tout.

Musique qui détends les faces ravagées,
Toi qu'on sent et qu'on ne peut voir,
O bénédiction, unique reposoir
De nos âmes découragées...

A CEUX QUI L'AIMENT

La musique, nous l'aimons, oui,
Avec le meilleur de nous-même,
Et, dans un frisson inouï,
Tout notre être répond : « Je t'aime! »

Refuge de nos cœurs amers,
Dès qu'elle parle, la musique,
Une onde subtile et physique
Vient toucher le bout de nos nerfs.

Plus abstraite que la pensée,
Plus charnelle que le baiser,
Musique, ô trouble inapaisé
Jusqu'au fond de l'âme forcée!

Tout ce que nous avons voulu
Tient dans ta voix qui chante et gronde...
— Musique, ô musique, salut,
Commencement de l'autre monde!

BONHEURS

Puisqu'il faut bien me consoler,
Malgré ce qu'on nomme ma gloire,
D'être en vain ce poète ailé
Qu'aura méconnu notre histoire,

Cherchant dans mon cœur incroyant
Quelque chose qui me console,
Je fais un royaume brillant
De ce silence où je m'isole.

Tant de travail et plus d'amour...
Un regard que rien ne fait ivre.
Il me faut cependant pour vivre
Découvrir un bonheur par jour.

Est-ce difficile? Un nuage
Suscité dans le ciel uni
Passe, et je crois que l'Infini
Vient de me donner une image.

Les tilleuls qui couvrent mon toit
Au fond du soir couleur de perle
Laissent chanter un dernier merle,
Et je crois qu'il chante pour moi.

La face au vent, toujours en quête,
Je passe à travers trois saisons.
Et voici que les horizons
Me la donnent, la belle fête!

Au retour, des livres relus,
Poésie ou métaphysique,
M'accueillent. Si je n'en peux plus
Je me fais un peu de musique.

La peinture est un doux loisir
Pour qui recherche la nuance.
Et la rêverie en silence
Est encor le plus beau plaisir.

Il en est d'autres. Parfois, même,
De vrais amis vivants sont là.
Ils ont leur saison. Les voilà!
Salut, chers visages que j'aime!

D'autres fois il est, par le val,
Chargeant à fond les lointains vides,
Une femme sur son cheval
Qui passe, œil noir et reins solides.

...Bonheur, bonheur, je t'ai connu!
Non pas comme on se le figure,
Mais dans la solitude pure
Où mon cœur était ingénu.

Tu n'étais parfois qu'une flamme
Montant dans des yeux de hasard,
Et souvent j'ai vu toute une âme
Au fond du plus humble regard.

Bonheur : un songe neuf qui passe.
Bonheur : un travail réussi,
Une lettre pleine de grâce,
Un obligé qui dit merci.

Bonheur : ma fidèle servante
Qui me dit quelque mot touchant.
Bonheur : la présence vivante
De mon brave chien si méchant.

Bonheur : à l'heure où je déjeune,
Mon chat qui vient ronronner là...
Oui, bonheur ! — Et pour tout cela
Je n'ai plus besoin d'être jeune.

EPILOGUE

Je donne rendez-vous, dans l'avenir lointain,
A ceux qui liront mes poèmes.
Car j'y aurai laissé, morte, mes moelles mêmes,
A l'écart de mon temps que je n'ai pas atteint.

Ces générations invisibles encore
Que porte déjà dans ses reins
L'enfance d'aujourd'hui, candide et frêle flore,
Seront plus près de moi que mes contemporains.

Ceux-ci, que détournait ma présence réelle
Nonobstant jeunesse et beauté,
Seront restés, devant mes immenses coups d'aile,
Froids, et comme frappés de morne cécité.

En vain aurai-je été, dans mon ombre anxieuse,
La femme même de mes vers.
J'aurai brûlé pour eux comme une humble veilleuse.
Leurs yeux à mon soleil ne se sont pas ouverts.

Je désespère d'eux maintenant, ayant l'âge
Où le destin s'est accompli.
Amen! *De tous ceux-là détournant mon visage,*
Je chante dans l'ivresse amère de l'oubli.

Comprendrez-vous jamais, races pas encor nées
Parmi quoi j'aurai mes amis,
Tout l'élan, tout l'espoir, tout l'amour que j'ai mis
Dans ces heures de foi que je vous ai données?

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE *L'IMPRIMERIE MODERNE*
177, ROUTE DE CHATILLON, MONTROUGE
LE QUATRE AVRIL
MIL NEUF CENT TRENTE.

ROMANS

de Lucie Delarue-Mardrue

publiés par J. FERENCZI & FILS

RÉDALGA

HORTENSIA DÉGÉNÉRÉ

LA PETITE FILLE COMME ÇA

GRAINE AU VENT

LA MÈRE ET LE FILS

LE PAIN BLANC

A COTÉ DE L'AMOUR

L'APPARITION

ANATOLE

L'IMPRIMERIE MODERNE, *177, Route de Châtillon à Montrouge. 1930.*

Lucie Delarue-Mardrus

Les Sept douleurs d'Octobre

PRIX : 12 fr.

PARIS

J. Ferenczi et Fils

ÉDITEURS